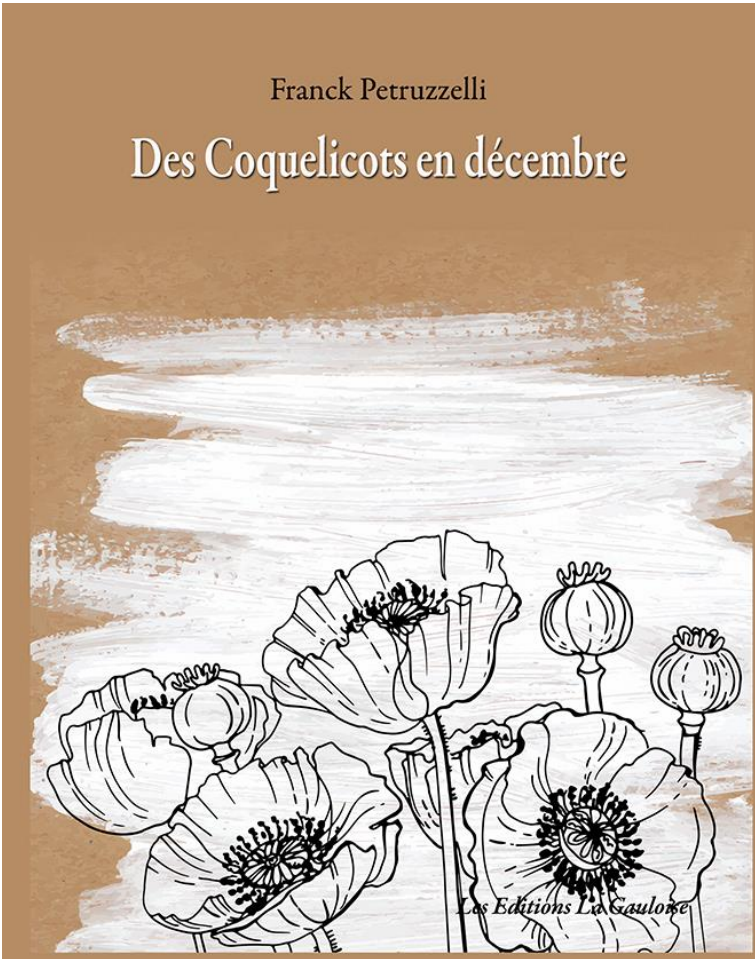


Franck Petruzzelli

# Des Coquelicots en décembre



Franck PETRUZZELLI

# DES COQUELICOTS EN DECEMBRE

*Roman*

Les Editions La Gauloise  
Série La Gauloise Noire

**Kaboul's kitchen.**  
**(Nadine)**

« Je m'appelle Michel Verdi et c'est la première fois de ma vie que je suis au chômage. Franchement, je ne sais pas trop quoi vous dire. J'ai travaillé pendant trente ans, et comme j'ai cotisé, ma foi, je compte bien en profiter un peu... Au moins tenir jusqu'à cet hiver. Là, c'est l'été, donc ne me jugez pas sur mon bermuda et mes tongs. Après tout on est à Cannes ! Au fait, ça ne craint rien si je gare le scooter dans la rue en bas ? Merci, c'est sympa. Il y a quand même des drôles de types dans le quartier, c'est sûrement à cause du Secours Populaire, ça attire les clochards. En tous cas, enchanté de faire votre connaissance, Paul ! Je peux vous appeler Paul, n'est-ce pas ? Si j'ai bien compris, on va se voir une fois par semaine pendant trois mois, et vous allez m'aider à retrouver du travail. Moi, je ne suis pas contre, mais bon, j'ai quarante-neuf ans... Ce n'est pas gagné. Place aux jeunes ! Enfin, il faudrait déjà qu'ils soient motivés les jeunes, qu'ils en veuillent ! Moi j'ai commencé à bosser à seize ans, sur les foires. Je vendais tout et n'importe

quoi. À l'époque, on faisait du pognon ! Après, j'ai évolué... Vous voulez voir mon CV ? Non, pas pour le moment ? D'accord, ça me va. De toute façon, la conseillère a dit qu'il fallait le refaire, qu'il était pas bien. Vous savez, c'est la première fois de ma vie que je fais un CV, donc je suis pas à la page... Alors voilà, je suis cuisiniste. Cuisiniste, vous savez ce que c'est ? Parce que, à Pôle Emploi, quand j'y suis allé la première fois, la conseillère ne savait pas... Attendez, je vous raconte, c'est quand même incroyable ! Alors je me pointe, et la nana me demande ce que je faisais avant et ce que je cherche comme travail. Je lui réponds donc cuisiniste, ça veut dire que je monte des cuisines, n'est-ce pas ! Et, si vous me permettez, pas de la merde mais du travail d'artiste... Moi, je monte des vraies cuisines, du propre, du beau... C'est d'ailleurs parce qu'avec la crise, ils ont voulu m'obliger à faire de la merde, que je suis parti. Enfin, j'ai négocié une rupture conventionnelle, vous savez. Moi, j'allais pas me mettre à faire des cuisines pour smicards, quand même ! Faut pas déconner ! Verdi, il bosse pas au rabais ! J'ai une réputation. C'est un petit monde, les cuisinistes. Bon, donc j'arrive devant la conseillère Pôle Emploi, je lui dis que je suis cuisiniste, et je la vois qui tape sur son ordinateur. Deux minutes après, elle me sort des offres d'emploi. Je regarde, et là je vois qu'il s'agit de restaurants qui cherchent des cuisiniers. Hop hop hop, je lui dis ! Je suis cuisiniste, madame, pas cuisinier ! Moi je sais même pas faire à bouffer ! C'est ma femme qui s'occupe de ça. Elle me répond alors, mais c'est quoi cuisiniste ? Putain la gourdasse, excusez-moi, mais elle ne savait même pas ce que ça voulait dire ! Et après, elle est censée m'aider à retrouver un job ? Alors moi je lui explique, bon, oui, pas besoin de vous expliquer, Paul, vous,

vous savez ce que c'est, un cuisiniste... Eh bien, croyez-moi ou pas, à la fin, elle n'avait toujours pas compris ! Finalement, elle m'a envoyé chez vous. Et franchement, je suis bien content que vous sachiez ce que c'est, un cuisiniste ! »

Quelques semaines après sa première rencontre avec Paul, Michel Verdi mourut. Je n'entends pourtant pas ainsi suggérer que les deux événements puissent être reliés de quelque façon que ce soit. Paul était le conseiller en insertion professionnelle de Michel Verdi, et était supposé l'accompagner dans ses démarches de retour à l'emploi pendant une durée de trois mois, dans le cadre d'un partenariat avec Pôle Emploi. Autant dire que cette fonction ne présentait aucun caractère dangereux, et encore moins mortel. Pour ce qu'on en sait aujourd'hui, le chômage tue moins que le tabac ou le cancer.

À la fin du mois d'août, Michel mourut, simplement. La nouvelle fut à peine relayée dans les faits divers de Nice-Matin, et manqua singulièrement de clinquant. Cependant, à cette époque, le journal était surtout tenu par des stagiaires, entre crise économique, rumeurs de revente et vacances estivales. En outre, il faisait vraiment trop chaud pour écrire. Nice-Matin omit par conséquent certains détails troublants, voire grotesques, concernant le décès de Michel Verdi, demandeur d'emploi quinquagénaire et néanmoins épanoui.

Quelques jours auparavant, lors de son dernier rendez-vous avec Paul, ce dernier lui avait donné une offre d'emploi. Les cuisines M\*\*\* recherchaient un cuisiniste expérimenté. Le salaire n'était pas dégueulasse, bien que loin des attentes de Michel, mais bon c'était la crise, tout le monde devait faire un effort et revoir ses prétentions à la baisse. Il s'agissait de ne pas vivre aux crochets de l'État, après tout. Michel fit la grimace

mais il marmonna qu'il allait faire un tour, se renseigner, M\*\*\* c'était pas trop son truc, mais bon... Il devait d'abord gérer la rentrée des gamins, cette année son plus grand entrain à la fac, c'était pas du gâteau. Paul hocha la tête sereinement, il comprenait, mais Michel devait aussi comprendre qu'il pouvait faire jouer son réseau et qu'à cinquante ans, on ne pouvait pas négliger ce genre d'opportunité. Michel donna son assentiment et s'empressa de signer les papiers et de partir, enfin libre.

Dans la mesure où il s'était personnellement impliqué auprès de ses connaissances, Paul se renseigna le lendemain du jour où était prévu l'entretien d'embauche. Il apprit, à moitié surpris, que Michel Verdi ne s'était pas présenté. M\*\*\* avait donc fini par jeter son dévolu sur un jeune en contrat avenir, finalement ça revenait moins cher. Je remarquai que Paul se retrouvait dans une situation embarrassante, et il me confia qu'à partir de ce jour, jamais plus il ne ferait jouer ses relations pour aider un demandeur d'emploi. Il l'avait vraiment mauvaise, mon patron.

Plus tard, sans qu'il y ait forcément un lien de causalité entre ces différents événements, le nouvel employé de M\*\*\* en contrat avenir fit l'ouverture. Il s'aperçut que l'entrée de service du magasin avait été forcée pendant la nuit. Paniqué, il se dirigea tout droit vers le téléphone afin d'appeler son supérieur hiérarchique. Dans sa précipitation, il buta sur quelque chose de mou. Il s'étala de tout son long et se releva comme une chèvre de Monsieur Seguin attaquée par le loup. Là, au beau milieu du *show room*, étalé de tout son long avec une toque sur la tête et un tablier autour de la bedaine, enveloppé dans une blancheur virginale, reposait Michel Verdi, cuisiniste victime de la crise économique.

## Dégel sur le Dniepr. (Paul)

« Lors de notre dernier rendez-vous, je ne vous ai pas tout dit, » me révéla Natacha en roulant les *r* d'une façon que je qualifierais sans hésitation de sensuelle. Il faut dire que Natacha, avant de se retrouver dans la peau d'une demandeuse d'emploi fraîchement quadragénaire en France, avait été *top-modèle* en Ukraine. Pas bête, elle s'était auparavant mariée avec un riche entrepreneur italien qui l'avait installée à Cannes, ville dont on peut rêver quand on n'y est pas né. Enfin, de mon point de vue aussi, il me semble assez difficile de comparer à l'avantage des premiers les charmes bucoliques de Poltava aux délices de la Côte d'Azur. Il suffisait pour cela de projeter son regard à travers les grandes fenêtres du bureau que j'occupais en centre-ville. Dehors c'était tout simplement beau. Les immeubles bas de style haussmannien accrochaient la lumière jaune miel du jour d'hiver, dont le caractère translucide favorisait les ricochets du soleil sur les terrasses. Chaque petite

rue ouvrait sur la mer en arrière-plan, d'un bleu foncé, légèrement crémeux, qu'on aurait juré étalé au couteau sur la ligne de l'horizon. On voyait des gens élégants parcourir les rues, des sacs Gucci ou Chanel entassés dans leurs bras. Ils souriaient, buvaient des cafés en terrasse, indifférents aux magnifiques voitures qui se garaient nonchalamment devant les boutiques. Je me plaçais toujours à contre-jour, dos à la fenêtre mais face à la porte, afin de ne pas être déconcentré. Je recevais les gens dans un bureau assez simple, dont les murs étaient tapissés de toutes sortes d'affiches relatives aux forums pour l'emploi. Toutefois Natacha prêtait peu d'attention à mon affichage ou au panorama cannois. Moi non plus, et tout en l'encourageant à continuer d'un signe de tête, je me permettais de détailler avec envie le beau visage de mon interlocutrice. Natacha avait les cheveux coupés courts, coiffés de façon sophistiquée, d'une blondeur très pâle. Sa peau avait la perfection du papier glacé malgré son âge, et le manque de caractère de son petit nez formait un parfait contraste avec ses lèvres pulpeuses et ses grands yeux bleus foncés. Je croisais les jambes, écrasant volontairement mon testicule gauche, afin de couper net l'excitation qui me gagnait. Un conseiller en insertion professionnelle se doit de respecter un certain code déontologique. Même et surtout moi ! Je devais donc assez souvent m'admonester, « Allez Hank Moody<sup>1</sup>, sors de ce corps qui n'est de toute façon pas digne de toi ! »

---

<sup>1</sup> *Personnage fictif central de la série télévisée Californication, écrivain et séducteur ayant un fort penchant pour les drogues, l'alcool et le sexe.*



« Mon mari ignore que je fais cet accompagnement, » m'avoua Natacha. Cette révélation ne me surprit pas outre mesure. Depuis nos deux premiers rendez-vous sur une série de douze destinés à définir avec elle un projet professionnel réalisable, je me doutais bien que quelque chose clochait. À présent que j'avais réussi à la mettre à l'aise, qu'elle me faisait confiance, elle commençait à tout déballer. Son riche époux, mais pas assez riche pour la retenir, a priori, aurait souhaité qu'elle demeure à la maison, occupée à cuisiner et à élever leur petite fille de deux ans à peine. Natacha, elle, se sentait étouffer, voulait travailler, éventuellement gagner son indépendance. Je jetais négligemment un coup d'œil sur sa montre-bracelet en or, qui ornait son poignet délicat comme une moitié de menottes. Si je m'étais montré plus calé en montres de luxe, j'aurais pu en estimer la valeur. Au-dessus de son décolleté où rougissait légèrement sa peau diaphane, brillait une petite croix sertie de diamants. Suspendue au porte-manteau derrière elle, sa fourrure ronronnait. Pourquoi souhaitez-vous travailler, Natacha, alors qu'il n'y a plus assez de travail pour tout le monde, et que manifestement vous n'en avez pas besoin ?

« Je veux me retrouver, » m'expliqua-t-elle. « Je ne suis pas heureuse. Et si jamais je décide de... Enfin, il faudra bien que je gagne de quoi vivre ! Je n'ai que quarante ans... »

Je hochai la tête en manifestant ma compréhension. Les gens, par centaines, dont je suivais les recherches d'emploi, appréciaient que je ne me permette jamais aucun jugement. Et les femmes appréciaient particulièrement ma capacité à les écouter. Lors d'un rendez-vous, que j'évoquerai certainement plus tard, au chapitre Edith, l'une d'elles me conseilla de devenir psychologue pour bonnes femmes. En attendant, j'étais

conseiller en insertion professionnelle, le bas de l'échelle de la psychologie bon marché, au niveau des tests qu'on peut trouver dans *Femme Actuelle* et disposant seulement de ma propre expérience pour orienter toutes ces personnes sans emploi. Heureusement, quinze ans passés à travailler dans l'hôtellerie m'avaient appris à rebondir et à trouver sur le terrain les solutions les plus efficaces.

Par conséquent, deux mois plus tard, et après un stage d'une semaine dans un hôtel suivi d'une remise à niveau en langue anglaise, Natacha avait trouvé un emploi de réceptionniste. Elle avait continué à se cacher de son mari jusqu'à la signature de son premier contrat de travail en France. Avant de me quitter, nous avons eu un unique contact dépassant le cadre de nos relations professionnelles. Alors que je lui conseillais une formation dans le domaine de la bureautique, et qu'elle souhaitait me montrer le résultat de ses tests d'anglais, elle s'était rapprochée à portée de souffle. Elle était si grande que je la dépassais à peine d'un cheveu. En me tournant vers elle, je provoquais un mouvement instinctif de son visage, mais ses lèvres s'échappèrent en glissant, à regret cependant, comme je le lus dans ses beaux yeux bleus façon dégel sur le Dniepr. En même temps, ses doigts manucurés, propres et blancs, se posèrent sur le dos de ma main qui tenait encore le résultat aux tests, chatouillant d'une rapide caresse ma peau qui se hérissa. Elle murmura un pardon discret, devant lequel je me mis à rougir en lui assurant que ce n'était pas grave. Puis elle baissa la tête pudiquement, et moi je me mis à corriger ses erreurs, à la place de *I can't cooking*, il faudrait dire *I can't cook*. La passion ardente qui aurait dû nous consumer commença à ce moment-là et s'acheva à la fin de la demi-heure

que je consacrais à chaque entretien individuel. À mon grand regret, ce fut tout. Aujourd'hui, je n'ai plus aucune nouvelle de Natacha. Dans ma vie les gens passent, contraints par l'administration qui me les envoie, et puis disparaissent.

Parfois, il arrive que certains – et surtout certaines, à vrai dire – ne m'oublient pas. Un jour, quelques mois après son accompagnement, je revis Marianne. Mon assistante la faisait patienter dans la salle d'attente, car elle n'avait évidemment pas rendez-vous. « Bonjour Paul, comment allez-vous ? »

J'étais surpris, et je ne le cachais pas. Grâce à mes conseils, Marianne avait entamé une carrière saisonnière dans la restauration. Elle venait aujourd'hui afin de se renseigner sur la possibilité de travailler sur les bateaux de croisière. Je lui répondis que si elle avait un petit moment, ma journée serait bientôt terminée. Je m'enhardis même à lui proposer de discuter de tout ça de façon plus informelle, devant un verre si elle le désirait. Elle m'adressa un grand sourire en acceptant, et ses yeux verts s'illuminèrent quand elle replaça la frange claire qui lui tombait sur le front. Elle avait rougi, ce qui était bon signe. Elle alla m'attendre au Bar à Vin et moi je laissais mes yeux errer le long de son dos jusqu'à ses belles fesses rondes moulées dans un pantalon noir. Elle aussi privilégiait les couleurs obscures, mais pour d'autres raisons que moi : elle avait quelques kilos en trop, ce que je trouvais charmant par ailleurs. J'ai toujours apprécié les hanches larges et les grosses cuisses, sans évoquer les ventres replets dont mes lèvres raffolent. J'expédiai donc mon dernier rendez-vous de la journée, et j'en profite ainsi pour vous décrire en quelques mots le Bar à Vin. C'était mon repaire, l'endroit où je passais mes *after work*,

jamais seul, parfois avec un ami et le plus souvent avec une femme. D'habitude, je privilégiais les rencontres de hasard, et c'est directement sur place que j'entamais des aventures sans lendemain avec des touristes irlandaises ou danoises. Le Bar à Vin se trouvait à cent mètres de mon bureau, dans une rue très passante et perpendiculaire à la Croisette. Il ouvrait à partir de dix-sept heures, hiver comme été. On venait y boire un apéritif, y manger des assiettes de charcuterie et de fromage, ou y faire la fête jusqu'à minuit. Les trente-cinquante ans actifs s'y succédaient selon leurs motivations et on y croisait régulièrement des groupes de célibataires des deux sexes, même hors période de chasse. J'y passais une fois par semaine, et m'arrangeais pour ne jamais y amener deux fois la même compagnie. C'était une règle déontologique.

Marianne s'était installée au fond, où on trouvait deux canapés pour une grande table, et deux petits fauteuils plus intimes sous la rampe d'escalier en vieil acajou. C'est ce dernier endroit qu'elle avait privilégié, pour sa lumière tamisée et sa situation dissimulée. À l'étage, il y avait plusieurs tables façon *lounge* et un billard anglais. Lorsque j'arrivais, la terrasse était déjà bondée et les mange-debout au bar aussi. Je me faufilais à la recherche de Marianne qui me héla depuis la pénombre où elle buvait un verre de Sancerre. Je m'assis à côté d'elle et commandai une bouteille de la même chose. Ainsi, on nous apporta une assiette composée de rosette, carrés de pizza, tartines à la tapenade et autres crudités. Nous ne mangeâmes qu'un peu, attentifs à nous plaire et à ne pas glisser entre nos dents de ces petits morceaux de nourriture qui peuvent

facilement vous gâcher un premier baiser. Je sentais une douce chaleur émaner de mon pénis qui levait son œil unique vers la jeune femme. Je lui demandais de me parler d'elle, et fis semblant de l'écouter. Elle devait faire semblant de parler, car ses yeux la trahissaient. Arrivés à la moitié de la bouteille, je l'embrassais sans prévenir mais avec douceur. Surprise, elle laissa cependant ma langue se lover dans sa bouche. Sa main se posa sur ma nuque, et elle m'attira un peu plus contre elle, jusqu'à ce que je sente sa poitrine tiède se presser contre la mienne.

## **L'inconnue du bus.** **(Nadine)**

Paul utilisait les transports en commun et prenait tous les matins son bus à 8h03, horaire donné à titre indicatif car l'autobus passait parfois plus tôt, parfois plus tard, et de temps en temps pas du tout, ce qui l'obligeait alors à descendre à pied, augmentant sensiblement la durée du trajet. Il passait donc presque chaque matin un quart d'heure dans le véhicule, embué les jours de pluie, surchauffé hiver comme été en l'absence d'une climatisation efficace. Il essayait de s'asseoir toujours à la même place, c'est-à-dire à côté d'une brune fragile qui elle aussi était toujours assise à la même place, côté fenêtre. Paul montait deux arrêts avant le remplissage total, lorsqu'on s'arrêtait devant une série de barres HLM. Il avait donc le choix lors de sa montée, mais pour rien au monde n'aurait échangé sa place à côté de l'inconnue. Il était persuadé qu'elle occupait un emploi d'agent administratif, ou éventuellement de secrétaire

comptable. Il ne lui parlait pas et elle ne le regardait jamais, à moins qu'il ne s'en soit jamais aperçu. Dans le bus, Paul faisait le vide. À côté de la brune mystérieuse, il lui était plus facile d'oublier les odeurs désagréables des femmes voilées, le son trop fort des MP3, les bravades des scolaires et les plaintes des retraités qui prenaient un malin plaisir à emprunter les transports en commun (forcément bondés) à la même heure que les travailleurs. Parfois, Paul se posait des questions dignes d'un coloriste, et se demandait s'il voterait Bleu Marine ou Vert aux prochaines élections. D'autres fois, il pensait aux femmes en général, à celles qu'il allait rencontrer aujourd'hui, et quelques fois, il observait l'inconnue. Menue, elle était vêtue correctement mais sans fantaisie. Elle avait des yeux de myope et un nez pointu, des lèvres fines et serrées manquant de sensualité. Une bouche pincée, crispée, qui exprimait une frustration qu'il mettait sur le compte d'une vie sentimentale peu trépidante. Certains jours, elle remplissait des grilles de *sudoku* sur un magazine petit format dédié à ces jeux exaspérants qui mettaient au premier plan la logique. D'autres jours, elle pianotait sur le clavier de son *smartphone* sans pour autant éveiller la curiosité de son compagnon de voyage. Une fois par mois, Paul se disait sans conviction qu'il allait finir par l'aborder, et qu'il finirait par coucher avec elle et peut-être par lui rendre son sourire. Mais qu'avait-il à y gagner ? Il n'éprouvait rien pour cette inconnue. Il était même convaincu de ne pouvoir se satisfaire de sa conquête. Pourquoi se serait-il fatigué à la rendre heureuse ? N'était-il pas grand temps de penser un peu à lui ? D'autre part, au sujet des femmes, Paul craignait toujours de passer à côté de la bonne en faisant preuve d'une telle indifférence. Il avait donc envie de s'intéresser à

cette petite femme insignifiante qui l'acceptait sans rien dire à ses côtés tous les matins, pour un trajet de quinze minutes. Comme elle montait avant lui et descendait après lui, il ignorait tout d'elle, et ainsi la situation qui lui aurait permis de l'aborder ne se présentait jamais. À part dans le bus, il ne l'avait d'ailleurs jamais croisée en ville. Pour un peu, il aurait douté de son existence, et peut-être d'ailleurs n'était-elle qu'un mirage destiné à occulter la médiocrité des autres passagers ? Ou bien la ville comptait un nombre non négligeable de femmes qu'on ne croisait jamais ailleurs qu'au travail ou dans les bus, de femmes ternes, seules ou paraissant seules, occupées sur les réseaux sociaux ou à des jeux débiles destinés à faire passer le temps plus vite ? Des femmes qui croyaient aux princes charmants et avec lesquelles on ne pourrait jamais coucher à moins de faire preuve d'amour sincère, femmes recluses derrière les remparts de leurs lèvres serrées, dans le donjon de leurs genoux collés, car jamais la jambe de l'inconnue n'avait frôlé par inadvertance celle de Paul.

Et si tout simplement, je ne lui plaisais pas, se dit-il un jour. Peut-être bien qu'elle a une vie passionnante et qu'elle est tout bonnement incapable de me percevoir, qu'à ses yeux je suis aussi moche que les autres passagers ? Quelle horreur ! Paul se promit de s'examiner dans le miroir le soir même. En attendant, il fallait descendre, et couvrir à pied les deux cents mètres qui le séparaient encore du bureau.

En attendant, vous pensez peut-être que Paul est un parfait trou du cul. Ce n'est pourtant pas le cas. Paul est un type bien, il aide vraiment les gens de façon désintéressée. Et j'ajouterais qu'il les aide très bien.



### **13 reasons why.** **(Paul)**

Marianne avait rêvé de cette nuit avec moi, tandis que je n'y avais jamais accordé plus qu'une poignée de fantasmes. Était-ce pour cela que nous ne nous étions que frôlés ? La nuit avait été courte mais loin d'être passionnante. Nous n'avions pas trouvé le bon rythme. Au contraire de ce que pensent la plupart des gens, il est très difficile de profiter d'une liaison d'un soir. Il n'est pas si aisé d'en jouir véritablement, d'en retirer du plaisir et d'en donner au moins autant. Dans la majorité des cas, il manque un élément essentiel à la relation : la complicité.

Or, pour se sentir complices, il faut du temps, à moins d'un miracle de l'amour comme dans les histoires à la Roméo et Juliette. Marianne avait donc été déçue et j'étais convaincu que je ne la reverrai pas. Pour ma part, je m'y attendais un peu, une nouvelle fois mon cœur s'était contracté comme une paire de

testicules plongée dans l'eau glacée, et je ne conservais comme souvenir de notre coucherie qu'un vague mal de tête et une envie lancinante de retourner me coucher, seul cette fois.

Dans ces cas-là, il m'arrive souvent de me sentir très triste. J'évite alors de croiser le regard de Nadine, mon assistante. Je prends mes messages, lui donne quelques consignes du bout des lèvres et me réfugie dans mon bureau. Nadine fait la tête ce matin. Elle n'aime pas me voir dans cet état, je le sens bien. Quant à moi, je ne sais pas trop pourquoi, mais j'ai honte. Pourtant, personne ne peut savoir ce que je ressens, mais j'ai la désagréable impression de porter mes émotions sur le visage. Ces jours-là, il faudrait simplement que je ne rencontre personne, mais cela m'est impossible. Alors je diffère l'heure des rendez-vous, j'ouvre les fenêtres du bureau et, bien que cela soit interdit, je fume une cigarette en regardant la rue. Ce matin-là, il y a du vent. Quand il y a du vent à Cannes, les ardoises des restaurants tombent, les femmes s'envolent emportées par leurs robes légères, les cheveux s'emmêlent, les cendres pénètrent les yeux et les miens deviennent rouges comme si j'avais pleuré. J'ai d'ailleurs envie de pleurer. Enfin je crois. L'enseigne des assurances AXA, au rez-de-chaussée, est soufflée par une rafale. Elle devait être mal fixée. Elle atterrit sur le capot ridicule d'une Smart (l'automobile cannoise par excellence) dans un fracas de métal froissé. Je déteste quand le vent souffle. Sur ma peau les poils se hérissent. Une petite douleur nerveuse gagne mon crâne, pour ne plus le quitter. Le vent n'efface rien, il ne nettoie rien, il ne fait que remuer la poussière. Et cette poussière me rentre dedans par les yeux, les narines et la bouche. Je demande à Nadine de faire entrer mon premier

rendez-vous, je fais semblant de l'écouter, c'est un homme qui me parle de son ancien emploi. Il était voyant, gagnait beaucoup d'argent, mais a dû interrompre son activité à cause de sa nouvelle épouse. Cette dernière est croyante, et refuse qu'il continue de se livrer à des divinations qu'elle juge incompatibles avec sa foi. Comme il tient à sa nouvelle famille, il cherche à se reconvertir. Je lui conseille donc d'entamer une formation dans une filière psychologique. Je lui donne un guide des formations professionnelles, il s'en va et je fais entrer la personne suivante en évitant Nadine. Je dois voir ainsi huit personnes ce matin, mais je ne pense qu'à Marianne. Ou plutôt à ce qu'elle représente.

Marianne symbolise une nouvelle fois l'incompréhension. Grâce à mon travail, je suis aux premières loges pour rencontrer des femmes, car plus de soixante-dix pour cent des chômeurs que j'accompagne sont des femmes. Au bout de deux ans, cela fait des centaines et des centaines de femmes. Parmi toutes ces femmes, il doit bien y en avoir une qui pourra me comprendre, me dis-je avec confiance. Une qui saura anticiper mes envies, voir mes faiblesses, décrire avec justesse mes qualités, apprécier mon humour, une qui m'aimera, et pour laquelle j'éprouverai enfin ce frisson que je n'éprouve plus depuis si longtemps. Le seul frisson qui me parcourt encore, c'est l'onde nerveuse provoquée par le vent dehors. Je commence d'ailleurs à m'énerver. Une femme se met à pleurer à chaudes larmes en évoquant son mari qui travaille énormément, la condamnant ainsi à rester à la maison pour s'occuper de leur jeune enfant. Je ne peux plus l'écouter, et pourtant je trouve encore les mots pour la reconforter. Je lui conseille de s'organiser une activité

personnelle, et je lui fournis une attestation pour obtenir une place en crèche, au moins deux demi-journées par semaine, afin qu'elle puisse se ménager une échappatoire. Elle pourrait faire du sport, étudier une langue étrangère ou même faire du bénévolat pendant le temps libre ainsi dégagé. Quelque chose qu'elle ferait uniquement pour elle. Les gens sont-ils égoïstes, ou simplement opprimés ? Qu'est-ce qui m'opprime ? Le vent, ma nuit écourtée, le regard réprobateur de Nadine ou celui déçu de Marianne ? Je fume une autre cigarette, consulte mes e-mails. J'aimerais recevoir un message de quelqu'un qui m'avouerait un amour inconditionnel. Marianne désirait simplement posséder une image, mais je ne suis pas une image. Je suis un homme. Un homme seul. Encore un rendez-vous pour écouter une polonaise surdiplômée dont les talents ne sont pas reconnus en France. Elle se plaint de discrimination. J'ai envie de lui dire de rentrer en Pologne mais je ne peux pas. Ces choses-là peuvent se penser mais pas se prononcer. Il vaut mieux que je l'aide à trouver un moyen de s'intégrer dans le secteur difficile de la communication, branche professionnelle qu'elle a choisi. Je lui donne ce qui reste de mon énergie. Elle repart en souriant. Je pleure des larmes qu'heureusement le vent sèche vite. J'ai déjà envie de fumer à nouveau. J'ouvre encore la fenêtre, qui me claque au nez. Ca souffle de plus en plus fort. Moi aussi, je poursuis des images. Je vois une femme et la séduis en espérant qu'elle corresponde à ce que j'ai pu projeter sur ses traits, sur sa démarche ou sur sa voix. Toutefois, la réalité ne se superpose jamais à nos rêves. Marianne en sait quelque chose, elle qui me croyait différent, qui s'était fait de moi une fausse idée, qui m'avait imaginé et puis qui m'a connu. En me connaissant, elle a trouvé autre chose, une chose

inattendue, qui lui a déplu. Je la comprends, car cela m'arrive tout le temps avec les femmes. Je ne peux pas lui en vouloir. Je dois continuer à chercher, ou si j'en suis capable, si j'en trouve le courage, arrêter de chercher. Laisser souffler le vent et attendre. Ne pas succomber à l'excitation. Cet homme en face de moi a pourtant succombé, mais à sa vocation : il a trouvé son projet professionnel, il veut installer des extincteurs. Il va falloir que je lui explique. Et soudain je craque. Je lui dis que c'est bien, je lui souhaite bonne chance, je m'en débarrasse. Qu'il se démerde avec ses extincteurs ! Comment est-il possible d'avoir des idées aussi farfelues ? Il est bientôt l'heure de la pause déjeuner. Aujourd'hui comme d'habitude, je mangerai seul dans un petit restaurant du quartier. Je prendrai un plat du jour et une bière, ou un quart de vin. Je lirai le journal tranquillement. J'oublierai rapidement Marianne. Je passerai à autre chose. Il y a quelques temps, je suis sorti successivement avec une masseuse, qui s'occupait bien de moi, et une pâtissière, qui me préparait à manger. Elle aussi s'occupait bien de moi, même si elle faisait l'amour comme une sauvage. Une fois, j'avais même bien cru y laisser mon pénis. Je les ai oubliées depuis. Je n'ai pas ressenti le frisson. Etre en face de quelqu'un et être surpris. Écarquiller les yeux. S'étonner de trouver une personne capable de comprendre. Capable de donner.

« Vous devriez peut-être vous reposer ? Souhaitez-vous que j'annule les rendez-vous de cet après-midi ? » me demande Nadine gentiment quand je passe devant elle au retour du restaurant. Cette fois, le vin me donne le courage d'affronter son regard. « Non merci, il faut bien qu'on gagne notre vie, je me reposerai ce soir. » Dans ses yeux, je vois le reflet de ma

tristesse. C'est vrai que j'ai l'air épuisé. Je pense toutefois pouvoir tenir le coup. Il y aura certainement un ou deux absents, comme d'habitude, et je pourrai faire une petite sieste d'une demi-heure. Ça suffira, me dis-je, optimiste. Il m'arrive de temps en temps de dormir sur ma chaise. Je chasse les saletés que le vent a fourré dans mes cheveux et collé à mes joues, je me passe de l'eau fraîche sous les paupières dans les toilettes, mais j'évite de me regarder dans le miroir. Aujourd'hui je ne m'aime pas, et il m'est impossible de ne pas y voir une relation directe de cause à effet avec le désamour de Marianne. Si on ne m'aime pas, je ne m'aime pas.

*A suivre...*